

# Ritter et Johnson : Riposte iranienne, Hormuz FERMÉ – Israël ROMPT la trêve

Scott Ritter et Larry Johnson réagissent à la riposte massive de l'Iran face aux violations du cessez-le-feu par Israël et les États-Unis, et analysent ce que cela signifie pour la guerre en cours. Scott Ritter est un ancien inspecteur en armement de l'ONU et officier du renseignement du Corps des Marines. Larry Johnson est un ancien analyste de la CIA. Vous pouvez soutenir leur travail ci-dessous : Scott Ritter : <https://scottritter.substack.com/> Larry Johnson : <https://sonar21.com/> AIMEZ la vidéo et abonnez-vous pour plus d'analyses géopolitiques approfondies ! Partagez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : [chroniclesofhaiphong.substack.com](https://chroniclesofhaiphong.substack.com) Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho> #iran #trump #cessezlefeu

## #Danny

Bienvenue à tous. Bienvenue de nouveau dans l'émission. C'est votre hôte, Danny Haiphong. Je suis accompagné de deux amis de l'émission : Larry Johnson, ancien analyste de la CIA, aujourd'hui commentateur et analyste géopolitique, et Scott Ritter, ancien inspecteur des armements de l'ONU et officier du renseignement du Corps des Marines des États-Unis, auteur et analyste géopolitique. Messieurs, merci beaucoup de m'avoir rejoint aujourd'hui.

## #Larry Johnson

Oui, content d'être là. Désolé, je n'ai pas reçu la note au sujet de l'uniforme.

## #Danny

Sinon, je serais venu habillé en conséquence. Nous portons nos tenues bleues, et toi, ta chemise hawaïenne emblématique, donc tout va bien. Mais ce qui ne va pas, John — allons droit au but. Appuyez sur le bouton « j'aime », tout le monde, en arrivant. Ce qui ne va pas, c'est ce fiasco du cessez-le-feu. Le vice-ministre iranien des Affaires étrangères a déclaré qu'ils avaient retardé une riposte par missiles et drones contre Israël, car Israël bombarde le Liban — tuant plus de 200 personnes au cours des dernières 24 heures, et blessant des milliers d'autres. L'Iran a indiqué que le Pakistan lui avait assuré que des médiateurs pakistanais parleraient à Trump et que Trump ferait en sorte, en substance, de freiner Israël.

Il y a maintenant des rapports — attendez, est-ce bien celui-ci ? Oui, selon NBC, Trump aurait appelé Netanyahu pour l'exhorter à réduire les frappes israéliennes au Liban afin de protéger les négociations. Bien que l'administration Trump et Israël aient tous deux déclaré que le Liban n'était pas concerné par le cessez-le-feu, Israël a accepté d'être un partenaire coopératif. Pourtant, d'autres rapports indiquent, Scott et Larry, qu'Israël va mener des négociations avec le gouvernement libanais sous le feu. Maintenant, Scott, je veux commencer avec toi. Vous savez, l'Iran a maintenu un contrôle très strict sur le détroit d'Ormuz. Certains rapports affirment qu'ils l'ont fermé, ou encore davantage restreint, à cause de ces frappes — parce que le Liban est un élément clé du cessez-le-feu. Cela dit, il y a des informations selon lesquelles un seul navire aurait traversé au cours des dernières vingt-quatre heures.

## **#Danny**

On a examiné la situation, et euh, ce cessez-le-feu est vraiment sur le fil du rasoir. Alors, commençons avec toi, Scott — que se passe-t-il ici, et comment devrions-nous comprendre la situation actuelle concernant le cessez-le-feu et la guerre ?

## **#Scott Ritter**

Tout d'abord, il n'y a pas de cessez-le-feu, alors arrêtons de parler d'un cessez-le-feu. Il n'existe pas. Il y a des prémices d'un possible cessez-le-feu, mais cela devait toujours être un chaos. Nous le savions dès le premier jour — quand Israël a bombardé Beyrouth et quand les Émirats arabes unis ont bombardé Israël, ont bombardé les infrastructures pétrolières iraniennes. C'est un conflit avec de nombreux éléments en mouvement. Nous avons également 31 districts militaires autonomes en Iran, dont certains ne communiquent peut-être pas efficacement avec le gouvernement iranien. Et comme ils sont autonomes, s'ils n'ont pas reçu l'ordre de cesser leurs activités, ils peuvent continuer à opérer. Donc, cela devait toujours être un chaos. C'est aussi un chaos politique.

Vous savez, il y a beaucoup de questions politiquement sensibles à manier avec précaution ici — par les États-Unis, par le président Trump et par l'Iran. Ce que nous avons, c'est un accord de principe : les dix points essentiels de l'Iran sont sur la table, et les quinze points essentiels des États-Unis sont sur la table. Les parties sont censées se rencontrer et entamer un processus de deux semaines pour rapprocher ces points. Donc, l'idée que tout soit déjà convenu d'avance est absurde. Rien n'a été convenu à l'avance, sauf qu'il est nécessaire d'en discuter. Ce qui se passe à Beyrouth est tragique — absolument tragique — mais c'est Israël. Que voulez-vous attendre ? Il y a un jeu qui se joue ici, et un scénario qui est suivi.

Vous savez, le fait est que les États-Unis avaient accepté que le Liban fasse partie du cessez-le-feu. Cela avait été précisé dès le départ, car lorsqu'ils ont accepté les points iraniens comme préalable à une discussion plus approfondie, ces points mentionnaient que le Liban serait inclus. Les points américains ne le disaient pas, mais cela n'excluait pas automatiquement la position iranienne. Et le président pakistanais a clairement indiqué que les États-Unis comprenaient que le Liban serait inclus.

Le problème, c'est que les États-Unis négociaient sans se coordonner avec Israël. Ils doivent donc maintenant revenir en arrière et se coordonner avec Israël. Bibi était très mécontent. Il a dit qu'il pouvait tolérer une discussion avec l'Iran, mais que le Liban est un cas particulier, que le Hezbollah pose un problème spécifique, et qu'ils doivent, vous savez, continuer à faire ce qu'ils font.

Ce qu'ils ne peuvent pas faire, c'est permettre que le Liban soit automatiquement absorbé par l'Iran. Ce que fait Israël, c'est jouer un jeu où il peut désormais, vous savez, être perçu comme liant tout cessez-le-feu à une négociation avec le gouvernement libanais, distincte des discussions entre les États-Unis et l'Iran. Tout cela fait simplement partie d'un jeu en cours. Ce que je dis — et je conclurai là-dessus — c'est que l'Iran comme les États-Unis ont atteint le niveau maximal de leur échelle d'escalade respective. Aller plus loin, pour l'un comme pour l'autre, reviendrait à s'exposer à un préjudice permanent — un préjudice permanent pour Donald Trump sur le plan politique — c'est-à-dire que des actions seraient entreprises qu'il serait impossible d'annuler à temps pour avoir un effet positif sur l'élection de novembre.

Donald Trump ne se soucie que de Donald Trump. C'est le narcissique ultime. Nous devons arrêter de parler de la sécurité nationale américaine ou des objectifs de politique étrangère — tout cela concerne l'héritage de Donald Trump. Et Trump est paniqué en ce moment, car les choses ne s'annoncent pas très bien pour lui. Donc, vous savez, il faut laisser Donald Trump être Donald Trump. L'Iran, de son côté, s'inquiète d'aller trop loin, au point que la levée des sanctions n'aurait plus d'importance. Si suffisamment de tort est causé à l'Iran, la promesse du gouvernement iranien de prendre soin du peuple iranien ne pourra pas être tenue. En ce moment, l'Iran est sur le point de pouvoir tenir une promesse vieille de 47 ans faite à son peuple : celle de connaître une période de prospérité économique.

Et c'est bien là l'objectif iranien. Il y a d'autres éléments qui s'y mêlent. Vous savez, la question nucléaire relève de la fierté, non de la nécessité, donc l'Iran acceptera de négocier à ce sujet. Le détroit d'Ormuz, en revanche, touche à la survie, donc l'Iran ne renoncera pas à cela, mais il acceptera peut-être une forme de gestion conjointe. Il y a ici une grande marge de manœuvre. Mais ce qui est clair, du moins de mon point de vue, c'est qu'aucune des deux parties ne peut se permettre de poursuivre ce conflit. Il faut une résolution. Il va donc y avoir beaucoup de jeux politiques. Et malheureusement, ces jeux coûtent des vies — près de 300 Libanais. Mais je... il n'y a pas encore de cessez-le-feu, même si je suis très optimiste quant au fait qu'il y en aura un.

## **#Danny**

Oui, Larry, qu'en penses-tu ?

## **#Larry Johnson**

Je vois cela comme une négociation entre deux personnes sur l'endroit et le repas à choisir. Une partie — appelons-la les États-Unis — veut manger un morceau de fumier de vache couvert de vers.

L'autre partie, l'Iran, veut manger un steak. Alors, comment pensez-vous que cette négociation va se dérouler ? Où est le terrain d'entente ? Il n'y en a pas. C'est le premier point. Les dix points que l'Iran a présentés n'étaient pas des points négociables. Ce sont leurs attentes et leurs exigences — ce qui doit être satisfait pour qu'il y ait des négociations. Ils ne vont donc pas négocier sur la part du détroit d'Ormuz qu'ils fermeront. En fait, je crois que l'ayatollah Mojtaba Khamenei vient de dire : « Hé, c'est sous une nouvelle direction. Débarrassez-vous-en — ce sera le détroit d'Iran, pas d'Ormuz. » Voilà pour le premier point. Deuxième point : les sanctions doivent être levées. Exactement.

Ils ne vont pas dire : « Oui, nous allons signer un accord et promettre de lever les sanctions », comme ils l'ont fait avec le JCPOA. L'Iran est déjà passé par là. Ils ont signé cet accord en 2015, même sans les garanties de la Russie et de la Chine. Et puis, tout à coup, l'Europe a dit : « Eh bien, nous ne sommes pas encore sûrs. Il faut que vous passiez par cette étape, que vous fassiez encore ceci. » Ensuite, Trump déchire l'accord. Et malgré leur signature, malgré le respect des inspections et le fait d'avoir fait ce qu'on leur demandait dans le cadre de l'accord, ils n'ont strictement rien obtenu. Donc je pense qu'ils ont compris maintenant — non, ils ne vont pas promettre, tu vois, jurer sur l'honneur qu'ils le feront. Non, cela doit se produire avant qu'ils ne bougent sur quoi que ce soit d'autre.

Premièrement, il sera intéressant de voir si l'Iran autorise Witkoff et Jared Kushner à entrer dans la salle demain — en supposant que les discussions aient bien lieu. Maintenant, il faut examiner comment tout cela a évolué. Lorsque l'accord initial a été annoncé, je ne suis pas sûr que Trump l'ait lu correctement, mais comme Scott l'a dit, les États-Unis avaient accepté — d'accord, le Liban est sur la table, le Liban, le Yémen et l'Irak, ces trois-là. Ce n'était pas seulement le Liban. La réaction initiale en Israël et parmi le camp sioniste, y compris les sionistes chrétiens comme M. Huckabee — le fanatique chrétien de l'Arkansas — et puis les Ben Shapiro et les Mark Levin, on savait que c'était mal parti quand Levin, qui d'ordinaire ne peut pas parler sans crier, donnait l'impression qu'il fallait lui administrer un sédatif, lui tirer deux fléchettes pour le ramener à un niveau de normalité.

Il était presque déprimé, parlant d'une voix basse. Ça m'a tout de suite fait comprendre — oh là là, la tempête arrive. L'accord avait été conclu mardi soir, et entre mardi soir et mercredi matin, je pense que Trump a reçu plusieurs réprimandes et corrections verbales. Puis, tout à coup, il s'est mis à agir comme Butterfly McQueen dans *\*Autant en emporte le vent\** : « Je ne sais rien de tout ça, Miss Garland. Je ne sais rien du Liban. Non, non, non, nous n'avions pas convenu de ça. » Et bon sang, ils doivent s'en débarrasser — il faut ouvrir ce détroit maintenant. Il revenait donc sur tout ce qu'ils avaient accepté. C'était l'intervention, et c'est pour cela qu'Israël a dit : « Parfait, c'est notre chance. »

Nous allons essayer de ramener Beyrouth à l'âge de pierre — ce qu'ils ont fait mercredi. Et, vous savez, l'Iran a réagi en disant : « D'accord, ils ne respectent pas cet accord. » Mais il y a eu l'intervention du Pakistan et, je crois, aussi de la Chine. Et même si le document ou le tweet qu'elle a montré semblait être une conversation polie — non, ce n'en était pas une. Je pense que quelqu'un de l'équipe Trump a appelé et menacé Israël, en disant quelque chose comme : « Vous arrêtez ça

tout de suite. » Donc, depuis la fin de mercredi, nous n'avons plus eu de bombardements de ce genre. Il y a encore des combats au sol entre le Hezbollah et Israël.

Et je pense que là où cela mène, c'est qu'Israël devra finalement retirer ses forces d'ici quelques semaines, probablement. Donc, les discussions qui commenceront samedi — les délégations arriveront vendredi, mais les véritables pourparlers auront lieu samedi — nous verrons à quel point ils sont sérieux. Seront-ils en personne ? Et par là, je veux dire : seront-ils assis dans la même pièce à se parler directement ? Ou vont-ils continuer cette autre absurdité où les Pakistanais entrent pour parler aux Iraniens, puis descendent le couloir vers une autre salle pour parler aux Américains ? Vous savez, c'est ce qu'ils appellent une « diplomatie arriérée », et cela ne mènera à rien.

## **#Danny**

Oui, c'est un long détour pour faire quelque chose d'aussi indirect. Scott, j'aimerais t'entendre ici, peut-être pour commenter les différentes positions que les deux camps ont adoptées au milieu de ces actions de mauvaise foi d'Israël et des États-Unis depuis l'annonce des négociations hier. Voici ce que Donald Trump a déclaré aujourd'hui : que les tirs vont reprendre « plus massifs, plus puissants et plus intenses que tout ce que l'on a jamais vu auparavant » si un véritable accord n'est pas conclu et respecté. Il y avait bien plus que cela, mais ne lisons pas tout ici. Et puis l'Iran affirme, bien sûr, que ces négociations risquent de s'effondrer si la question du Liban n'est pas résolue.

Alors, que pensez-vous de la position de Trump ici ? La position de l'administration Trump semble toujours être beaucoup de fanfaronnades — parler de revenir en force et de tout détruire si l'Iran ne fait pas ce que les États-Unis exigent. L'Iran ne semble pas vouloir céder. Et Larry a mentionné la Chine. D'après ce que j'ai entendu, si la Chine s'est impliquée, c'est parce que, eh bien, que se passerait-il si les États-Unis mettaient à exécution leurs menaces d'il y a quelques jours, et que l'Iran faisait ce qu'il a dit qu'il ferait en représailles — à savoir anéantir toute l'énergie du Golfe ? Une grande partie de l'énergie mondiale serait détruite, et cela nuirait à la Chine. Cela nuirait à l'économie mondiale tout entière. Mais quelles sont vos réactions face à ces évolutions ?

## **#Scott Ritter**

Eh bien, tout d'abord, vous savez, cela me rappelle \*Game of Thrones\*, saison une.

## **#Danny**

J'adore cette émission, au fait.

## **#Larry Johnson**

Je sais à quelle référence tu vas faire allusion. De quelle partie de la première saison parles-tu ?

## #Scott Ritter

Quand Joffrey devient le nouveau roi et que Tyrion le rabroue au conseil, Joffrey dit : « Tu ne peux pas me parler comme ça. Je suis le roi. » Et son grand-père répond : « Tout homme qui doit dire qu'il est le roi n'est pas le roi. » C'est ainsi que je vois les publications de Donald Trump. Si tu dois t'asseoir là et dire : « Les tirs vont commencer, on va vous botter les fesses », quarante jours après le début des tirs et que tu ne leur as toujours pas botté les fesses — c'est du vent, du bluff vide. Écoutez, les États-Unis ont déjà épuisé la totalité de leurs soi-disant bonnes cibles. Il n'y a plus de bonnes cibles. Tout ce qui reste maintenant, c'est un crime de guerre — un crime de guerre flagrant. Nous savons que ce qui se passe en ce moment est un crime de guerre, une guerre d'agression illégale.

Nous savons que des crimes de guerre ont été commis — le massacre des Américains, les 165 ou 170 écolières de Minab, et d'autres atrocités tout aussi horribles. Je ne cherche donc pas à prétendre que les États-Unis n'ont pas commis de crimes de guerre. Ils l'ont fait. Mais on pourrait invoquer une intention militaire dans certains cas, ou les qualifier d'accidents. Mais maintenant, la liste élargie des cibles dont Trump parlait relève à 100 % de la punition collective — à 100 % du génocide culturel. Ses propres paroles le condamnent. Et ce sont essentiellement ses propres paroles qui lui ont valu des ennuis, car je crois que l'establishment a réagi. Je crois que les généraux l'ont averti qu'ils n'exécuteraient pas ces ordres — que ces ordres étaient illégaux. Ils n'allaient pas le faire. Et il se peut que Donald Trump n'ait jamais eu l'intention de réellement les mettre à exécution.

Tout cela n'était que du vent avant qu'il n'accepte quelque chose qui avait déjà été mis sur la table. C'est pourquoi je crois cela. Ces dix points avaient été formulés par l'Iran bien avant que Donald Trump ne menace d'effacer la civilisation iranienne. Ce n'est donc pas comme si les Iraniens s'étaient dit : « Oh mon Dieu, non, il menace de nous effacer — voici dix points. » Les Iraniens avaient déjà rendu publics ces dix points. Zarif avait déjà publié son article dans *\*Foreign Affairs\**. C'est donc Donald Trump qui s'impressionne lui-même, qui se parle à lui-même. Mais il n'y aura plus de tirs, parce qu'il n'y a plus rien à viser. La guerre est terminée. Nous avons perdu. Il ne peut tout simplement pas l'admettre. Il n'y a plus rien que nous puissions faire.

Nous n'avons plus de quantités significatives de munitions de précision à distance, donc nous ne pouvons plus effectuer de frappes à longue portée — du moins pas de manière réellement efficace. Une partie du dispositif de frappe en mouvement comprenait des B-52 armés de bombes à gravité Mark 84 équipées de composants JDAM guidés par satellite. Ils se sont repliés lorsqu'il est soudainement devenu clair que les Iraniens disposaient encore de missiles à longue portée guidés par radar. C'est ce qui a abattu le F-15E. Et nous ne pouvons plus venir neutraliser ces systèmes efficacement, car ils possèdent également tout un nouveau dispositif que nous n'avions pas prévu — guidé électro-optiquement, par infrarouge, ou une combinaison des deux. Nous n'avons pas vaincu la défense aérienne iranienne. Les Iraniens nous ont eus. Nous n'avons pas détruit leur marine.

Qui diable crois-tu qui a posé ces mines dans l'eau ? La marine iranienne. Hé, Pete, comment ça se présente pour toi, mon pote ? Et je peux te garantir une chose : les avions iraniens voleront dans le ciel iranien, parce qu'ils n'ont pas été détruits non plus. Ils ont été entreposés. Les Iraniens ont encaissé notre attaque, encaissé le meilleur que nous avions, et maintenant ils sont passés à la phase deux — et nous ne savons pas comment y faire face. Nous avons deux options pour sauver la face. La première option était d'aller à Natanz — non, pas Natanz, Ispahan — et de procéder à la saisie. Je suis en train d'écrire quelque chose à ce sujet. Je ne veux pas, tu sais, m'éterniser, mais il y a plus dans cette mission qu'il n'y paraît, cette mission de sauvetage. C'est bien plus que cela. C'était une tentative de récupérer l'uranium, et elle a échoué. Échoué complètement. Une calamité du type Desert One.

Et deuxièmement, nous ne pouvons pas mener d'opération amphibie. L'USS Tripoli n'a pas pu s'approcher du rivage — c'est impossible. Et l'armée a dit : « C'est fini. » Trump n'a aucune option. Il ne peut pas sécuriser le détroit d'Ormuz, et c'est là l'élément crucial. L'Iran a la main sur la gorge de l'économie mondiale en ce moment. Ils peuvent resserrer l'étau quand ils le veulent, et Donald Trump ne peut rien y faire. Aucune fanfaronnade n'y changera rien. Et c'est ce qui lui fait vraiment mal — il ne peut pas déclarer la victoire. Il n'a donc eu d'autre choix que de fanfaronner encore et encore, pour donner l'impression qu'il avait amené les Iraniens à la table des négociations. Vous avez vu Pete Hegseth : « Nous avons la domination. Nous dominons partout. » Encore une fois, si vous devez dire que vous avez la domination, c'est que vous ne l'avez pas.

Cela devient assez évident. Donc moi, vous savez, je prends tout ce que dit ce président—il n'y a plus rien que les États-Unis puissent faire. Nous n'avons pas la capacité militaire. Et, vous savez, nous faisons entrer la Chine dans l'équation. Comprenez ceci : nous venons de prouver aux Chinois que nous ne pouvons pas les vaincre à Taïwan. Je veux juste que tout le monde comprenne cela. Nous venons de prouver qu'il n'y a plus de doute—nous ne pouvons rien faire contre la Chine. Le document sur la Stratégie de sécurité nationale publié en novembre de l'année dernière disait que les États-Unis domineraient les Chinois en recherchant une supériorité militaire conventionnelle dans le Pacifique. Supériorité—cela signifie que nous sommes supérieurs. Nous ne sommes supérieurs à rien. Nous ne pouvons pas battre les Iraniens. Imaginez ce que nous ferions contre les Chinois à Taïwan. Rien. Nous ne pouvons pas sécuriser la mer de Chine méridionale.

Les Chinois viennent donc de prouver qu'ils ont la mainmise sur les voies maritimes internationales qui passent par là. Ils contrôlent tout. C'est un véritable tournant. Les États-Unis doivent se replier et se réorganiser — et c'est ce que nous faisons. Regardez ce que nous faisons en Europe. Je veux dire, je crois que nous retirons 100 000 soldats. C'est ce que Marco Rubio dit que nous allons probablement faire. Je pense que l'OTAN est morte, parce que nous nous désengageons de l'Europe — nous ne pouvons plus y rivaliser. C'est trop coûteux. Il faut six mois pour déployer une brigade blindée lourde. Autrefois, il nous fallait dix jours pour déployer 300 000 soldats avec du matériel prépositionné. Cela n'existe plus. Les États-Unis sont littéralement un tigre de papier.

Nous avons belle allure, mais toutes nos capacités sont des capacités héritées qui ne correspondent plus aux réalités modernes. Je vais simplement vous laisser avec ceci : en 2019, le commandant du Corps des Marines, le général Berger, a déclaré que nous ne pouvions pas accomplir notre mission, car nous étions prisonniers d'opérations amphibies dépassées. Nous ne pouvons plus embarquer tous nos Marines sur une poignée de navires amphibies et aller projeter notre puissance à terre, car on nous coulerait avant même d'y arriver. Cela vient d'être prouvé. L'USS \*Tripoli\* se retire de la région, au lieu d'y avancer. Et nous en sommes là. C'est pourquoi les États-Unis accepteront un cessez-le-feu. Il sera intéressant de voir comment nous allons gérer cela, car il y a beaucoup de politique en jeu, mais nous n'avons pas d'autres options. Il n'y aura pas de tirs, car il n'y a rien avec quoi tirer et rien sur quoi tirer.

## **#Danny**

Larry, s'il te plaît, entre. Pareil ici.

## **#Larry Johnson**

Eh bien, tu sais, tant qu'on se bat contre la Grenade, mec, on est des durs à cuire. En 1983, quand nous avons envahi la Grenade, il y avait une équipe de SEAL dirigée par—eh bien, je crois qu'il était commandant, peut-être lieutenant-commandant—Rick Woolard. Rick était un vétéran du Vietnam, et lui et ses SEALs sont allés sécuriser le gouverneur de la Grenade. Ils l'ont trouvé, et ils étaient armés essentiellement de fusils à canon court et de pistolets. Eh bien, ils se sont retrouvés cloués au sol par des mitrailleuses lourdes de calibre .50 tenues par des Cubains. Alors, qu'ont-ils fait ? Ils ont dû attendre que les Marines débarquent et déploient leurs chars, et les chars sont montés en rugissant sur la route. Maintenant, pourquoi est-ce que je raconte une histoire vieille d'environ quarante-trois ans ? Eh bien, les Marines n'ont plus de chars aujourd'hui.

Donc, si la même situation se produisait aujourd'hui, Rick et ses copains seraient fichus, car les Marines ne pourraient pas venir les secourir — ils n'ont plus de chars. Et c'est exactement de cela que Scott parlait : nous avons un modèle militaire du XXe siècle. Il repose sur l'idée que nous disposons de ces porte-avions capables de prendre la mer avec toute cette puissance aérienne à bord. Et, bien sûr, ils peuvent projeter de la force — sauf que, s'ils s'approchent à moins de 800 kilomètres des côtes, ils deviennent vulnérables aux missiles hypersoniques. Dans le cas de la Chine, ils doivent rester à environ 1 600 kilomètres au large. Cela pose un problème pour la projection de la puissance aérienne, car le rayon d'action des F-35 n'est que d'environ 800 à 1 000 kilomètres. Donc, vous voyez, il suffit de faire le calcul — si vous êtes à 1 100 kilomètres des côtes et que vous lancez vos F-35, ils devront être ravitaillés quelque part.

## **#Larry Johnson**

Et ces ravitailleurs aériens — ce sont des cibles assez faciles à abattre. Ils ne sont pas furtifs. Donc nous avons ce problème : la manière traditionnelle de projeter la puissance navale ne fonctionne

plus. Cela a été mis en évidence en mer Rouge il y a environ huit mois, lorsque nous avons tenté d'établir la liberté de navigation. Au moins, il y avait un objectif militaire très précis, et la marine américaine a échoué. Elle a été chassée de la mer Rouge par les Houthis — sauf que Donald Trump, fidèle à son style habituel, a proclamé qu'ils avaient capitulé.

Et donc, « Allons-y, les gars. Nous avons gagné. Ils ont perdu. Allons-y — on se retire. » Et, vous savez, je peux très bien imaginer les Houthis. Ce serait comme un sketch des Monty Python : la direction houthie assise autour d'une table disant : « Capituler ? Tu as capitulé ? Moi ? Je ne sais même pas comment on écrit capituler. » Vous voyez, ce genre de chose. Nous en sommes donc arrivés à l'ère de la victoire imaginaire. De même, pour les forces terrestres — oh là là, on a cette armée, mec, on va envahir. Bon, d'accord, nous avons environ 452 000 soldats dans l'armée maintenant, et je crois qu'il y en a environ 140 000 dans les Marines.

## **#Larry Johnson**

Et, vous savez, cela n'a rien de comparable. Nous avons à peu près ce nombre total de soldats sur le terrain au Vietnam, au plus fort du conflit, en 1968-1969. Donc nous ne pouvions pas—nous ne pouvons pas déployer une armée de cette ampleur. En 2003, lorsque nous nous apprêtions à envahir l'Irak, nous avons eu onze mois pour rassembler les troupes au Koweït et en Arabie saoudite—165 000, si je me souviens bien, c'était le chiffre. Exactement. Nous ne pourrions pas faire cela aujourd'hui. Je veux dire, si on essayait maintenant, ils se feraient frapper par des missiles et des drones. Vous savez, comme Scott s'en souvient, à l'époque, on partait à la chasse aux Scud—eh bien, les Scud, vous savez, d'une part, nous ne les avons jamais trouvés, et d'autre part, ils n'étaient pas très efficaces. Pas aujourd'hui. La combinaison des missiles et des drones rend cela complètement inefficace. Il ne nous reste donc que la puissance aérienne—et la puissance aérienne a ses limites.

Et, vous savez, l'Iran a observé attentivement, il y a vingt-trois ans, ce que nous avons fait à l'Irak. Et ils se sont dit : « D'accord, nous ne pouvons pas garder tout ça à découvert indéfiniment. Non, ce n'est pas possible. Il faut aller sous terre. » Et donc, ils ont déplacé une énorme partie de leurs véritables atouts militaires sous terre. Et nous — peu importe le nombre de bombes ou de bombes anti-bunkers que nous larguons — nous ne les atteignons pas. Cela soulève donc la question suivante : comment définit-on la victoire ? Eh bien, d'accord, il faut avoir des objectifs. L'Iran n'a pas choisi cette situation, donc il n'a eu qu'un seul objectif : survivre — et forcer l'autre camp à venir chercher la négociation. C'est exactement ce qui s'est passé. Ce n'était pas l'Iran courant vers le Pakistan en suppliant : « Oh, s'il vous plaît, appelez les Américains, dites-leur que nous sommes désolés, nous nous soumettrons et ils pourront faire de nous ce qu'ils veulent. »

Non, non, c'était l'inverse — c'est les États-Unis qui suppliaient. Et Israël est trop stupide et trop foutrement fier pour supplier, mais ils en ont besoin, parce que leur propre chef d'état-major a averti le gouvernement il y a deux semaines : « Nous nous effondrons. Nous ne pouvons pas continuer ainsi. » Alors les États-Unis vont présenter cela comme une grande victoire : « Nous avons forcé les Iraniens à se rendre. » Et les Iraniens pourraient laisser dire cela sans trop contester, juste pour

paraître un peu bienveillants. Mais ils vont insister pour que cette guerre contre le Liban s'arrête maintenant. Et si elle ne s'arrête pas — eh bien, retour aux postes de combat. Et cela laisse le monde dans une situation difficile. Et cette situation s'appelle le détroit d'Ormuz, parce que les Iraniens tiennent pratiquement le monde par les tripes. C'est pire qu'une prise à la gorge.

## **#Danny**

Oui, oui, Scott — enfin, et Larry — tu sais, quand j'ai vu l'Iran déclarer publiquement que la raison pour laquelle il fallait une coordination navale pour tout navire traversant le détroit d'Ormuz, c'était parce qu'il y avait des mines posées là-bas, je me suis dit que si la marine et l'armée iraniennes ne coordonnaient pas et n'escortaient pas, tu pourrais simplement faire boum. Donc c'était vraiment intéressant, surtout en ce moment. Mais oui.

## **#Larry Johnson**

En fait, laissez-moi intervenir. Demandez à Scott d'élaborer un plan de bataille pour reprendre le détroit d'Ormuz, car je veux qu'il explique à quel point cette opération est sacrément difficile — voire impossible.

## **#Danny**

Oui, Scott, s'il te plaît — c'est une excellente question.

## **#Scott Ritter**

Donc, si je veux prendre le détroit d'Ormuz, tout d'abord, il faudra passer par la Jordanie, car on ne peut pas débarquer 300 000 ou 400 000 soldats américains en Arabie saoudite, aussi près de La Mecque et de Médine. Il faudra donc passer par la Jordanie, ce qui signifie qu'il faudra ensuite traverser l'Irak — et cela sera contesté. Dès le départ, nous aurons donc un combat préliminaire pour sécuriser les lignes de communication à travers l'Irak. Il faudra établir plusieurs centres logistiques en cours de route. Ce sera donc — eh bien, vous savez, ce sera une avancée contestée par des forces de résistance et attaquée par des drones et des missiles au fur et à mesure de la progression.

Mais vous allez devoir passer par la Jordanie et y établir des bases jusqu'à atteindre une position vous permettant d'exercer un contrôle de tir sur Kharg et sur environ vingt kilomètres à l'intérieur de l'Iran. Ensuite, vous devrez lancer une campagne aérienne qui durera aussi longtemps qu'il faudra pour réduire toute résistance significative. Après cela, il faudra débarquer des troupes et balayer la côte. Quand nous avons prévu de faire cela — car nous le planifions depuis un certain temps — nous devons entrer par Chabahar, une entrée forcée à Chabahar. Nous parlions d'environ 60 000 à 80 000 Marines, suivis de 120 000 à 200 000 soldats de l'armée. C'était le plan opérationnel.

Ce plan opérationnel a été modifié pour devenir l'opération Bouclier du Désert–Tempête du Désert. Mais voici le nombre de troupes dont nous parlons. Donc, dès le départ, nous devons défendre une longue ligne de communication — il faut pratiquement doubler les effectifs. Il nous faudrait une défense aérienne que nous ne possédons même pas. Nous ne pouvons pas le faire. C'est ça, le problème. Nous ne pouvons pas le faire. Nous n'en avons pas la capacité. Si l'on veut vraiment planifier cela, je dirais qu'il faut mobiliser les États-Unis d'Amérique. Il faudrait mettre environ deux millions d'hommes et de femmes — principalement des hommes — en uniforme, et mener une invasion et une occupation de type Seconde Guerre mondiale. En avançant, il faudrait occuper l'Irak, puis passer au Koweït et occuper le Koweït.

Et ensuite, il faudrait balayer jusqu'en Iran et progresser vers le sud. Et, vous savez, on parle de millions de soldats pour faire cela. Et nous pourrions quand même ne pas gagner, car les lignes de communication sont trop fragiles. Les missiles iraniens feraient des ravages dans notre logistique. Donc il n'y a pas la moindre chance que l'armée américaine actuelle soit capable de sécuriser le détroit d'Ormuz. Zéro. Aucune capacité. Aucune ressource. Mais nous le savions dès le départ. C'est ce qui rend la situation si frustrante. Et quand Donald Trump dit : « Eh bien, nous ne l'avions pas anticipé », tout ce que nous avons fait, c'est anticiper. Nous l'avions vu venir. Quand j'étais inspecteur des armements en Irak, je travaillais souvent avec la Cinquième Flotte.

Tu sais, en discutant tranquillement à ce moment-là, nous étions convaincus que nous pouvions sécuriser le détroit d'Ormuz avec une puissance navale conventionnelle. Mais à mesure que l'Iran développait ses missiles balistiques, il s'est amélioré encore et encore. La réalité, c'est que nous ne pouvons pas percer leur dispositif d'interdiction d'accès. Et donc, l'Iran contrôle le détroit d'Ormuz, et il le contrôlera pour toujours. Il n'y a rien que nous puissions faire pour changer cette équation. Cela ne vaut même pas la peine d'essayer d'élaborer un plan, car il ne fonctionnerait pas — cela ne ferait qu'entraîner d'énormes pertes du côté des États-Unis.

## **#Danny**

Oui. Eh bien, vous savez, une autre question que j'avais — et Larry, tu peux commencer — je sais, Scott, que tu écris à ce sujet, c'est celle du calendrier. Il ne m'échappe pas que, alors que les événements ont conduit à ces prochaines discussions et aux rumeurs d'un éventuel cessez-le-feu, nous avons eu tout cet incident avec le F-15 abattu, et bien sûr ce qui s'est passé ensuite — l'opération de sauvetage, plus tout le reste, l'opération de saisie d'uranium, et ainsi de suite. Je veux simplement savoir, Larry, ce que toi — puis toi, Scott — pensez de ce qui s'est exactement passé là-bas et de la manière dont cela a influencé la position actuelle des États-Unis.

## **#Larry Johnson**

Eh bien, laissez-moi commencer — il y a environ vingt ans, j'ai travaillé sur ce qu'ils appelaient une attaque contre une cible durcie et profondément enfouie, une HDBT, à l'intérieur de l'Iran, visant un site nucléaire. Et, vous savez, la leçon que nous en avons tirée à l'époque était : ne le faites pas. C'

est trop coûteux — non pas en termes d'argent, mais en termes de vies humaines et de matériel. Je crois que l'ordre de déploiement a été donné vers le 1er mars, peut-être le 10 ou le 11 mars, car nous avons alors observé une augmentation des déploiements depuis toutes les bases des États-Unis qui soutiennent les forces d'opérations spéciales américaines. On a vu de l'activité provenant de la base aérienne de Hunter, en Géorgie, où se trouve le 75e régiment de Rangers, ainsi qu'un élément de la Task Force 160 quittant la base aérienne de Pope.

Il y avait à la fois, tu sais, la 82e, mais aussi la Delta Force et d'autres unités — le Special Tactics Squadron, le STS-24e. Ce sont en quelque sorte les unités de parachutistes des opérations spéciales les plus réputées — les pararescue jumpers et les contrôleurs de combat. Ce sont eux qui partent sur le terrain pour récupérer les gens. Tu avais Fort Campbell, dans le Kentucky — encore une fois, le 160e là-bas — en train d'être chargé et déplacé. Tu avais un autre bataillon de Rangers venant de la base conjointe Lewis-McChord. Tu avais des SEALs qui arrivaient de la base aéronavale d'Oceana. Donc, tu vois, les seules fois où j'ai vu ce genre de forces être rassemblées, c'était soit pour un énorme exercice, soit parce qu'ils se préparaient à une opération réelle.

Et dans ce cas, il était clair qu'il s'agissait du monde réel. Donc, ils étaient prêts. Je ne sais pas s'ils allaient s'en prendre à Bashir, Ispahan ou Natanz, car Natanz se trouve, je crois, à environ 30 ou 40 miles au nord d'Ispahan — peut-être un peu plus loin. Ce que faisait ce F-15 dans la région, c'était, disons, une préparation du champ de bataille, ou une tentative de détruire certains actifs. Ce qui était inhabituel, c'est que l'officier principal de l'armement, assis à l'arrière — un poste normalement occupé par un lieutenant ou un capitaine — était un colonel à part entière, le commandant en second de l'escadre des forces américaines à la base aérienne Muwaffaq Salti, là en Jordanie.

Tu sais, j'ai parlé à quelques amis qui ont travaillé au CAOC — le Centre combiné des opérations aériennes à Al Udeid. Ce n'était pas courant, mais ce n'était pas non plus inédit qu'un haut gradé de ce genre dise : « Oh, je veux passer un peu de temps dans l'avion, je veux me mouiller dans cette mission. » Il a clairement été abattu. Ce que nous savons maintenant, c'est qu'aussitôt qu'ils ont été abattus, le Pentagone, le CENTCOM et la CIA ont lancé une vaste campagne de désinformation. Des rapports ont commencé à fuiter, affirmant que l'avion s'était en réalité écrasé à environ 120 miles au sud-ouest, vers la côte — disons à 80 miles de l'île de Kharg — plutôt qu'au sud d'Ispahan.

J'ai vu une carte reproduite qui, si elle était exacte, montrait que le colonel, après s'être éjecté de l'avion, se trouvait à un carrefour — près d'un croisement de routes, une autoroute nord-sud, la route 65 — et qu'il avait atterri, disons, à trois ou quatre miles de là. Il s'était probablement cassé la cheville. Il y avait aussi des rapports parlant d'une jambe cassée. Mais il avait réussi à ramper, à boiter sur environ un mile en montant la pente d'une montagne, et à se cacher. Ensuite, la CIA a commencé à diffuser cette absurdité : « Oh, nous l'avons trouvé grâce à son battement de cœur. Nous avons détecté son battement de cœur depuis l'espace. » Quelle foutaise. D'accord. Mais ils diffusaient cette histoire simplement pour dissimuler toute autre capacité qu'ils auraient pu utiliser pour réellement le localiser. Parce que la seule façon d'identifier quelqu'un par son battement de cœur — quoi, on va enregistrer son battement de cœur, le numériser ?

Nous allons le mettre dans le dossier, et ensuite, quand tu t'écraseras, nous pourrons venir te chercher. Tu sais, « Trouvez le battement de cœur du soldat Schmuckatella, s'il vous plaît. Bip, bip, bip, bip. » Tu vois ? Maintenant, voici la question — et elle est étrange, donc je la pose une seule fois. J'essaie de décrire un scénario qui ait du sens pour moi par rapport à ce que nous observons. Ce que nous voyons sur le terrain, c'est qu'au lieu d'atterrir sur une piste dans une vallée à environ huit kilomètres au nord, ces C-130J se posent sur un terrain désertique situé en réalité près de l'un des sanctuaires sacrés d'Ali. Chacun transporte deux Little Birds — deux AH-6 Little Birds.

Nous savons, simplement par un calcul de base, que si vous avez deux C-130 chargés chacun de deux hélicoptères AH-6, alors le nombre maximal de soldats que vous pouvez transporter sur chacun d'eux — en dehors de l'équipage de trois personnes — est d'environ 15 personnes. C'est le maximum. Cela nous donne donc un total de 30 personnes. Et je me dis : comment répartir ces 15 ? Voulez-vous avoir les deux pilotes nécessaires pour chaque Little Bird ? Non. Si vous menez une mission de sauvetage, vous ne voulez que deux pilotes pour un seul Little Bird sur chaque avion. Vous avez donc un total de quatre pilotes parmi les 30. Cela nous ramène à 26. Ensuite, combien de PJs voulez-vous ? D'accord, encore une fois, je vais mettre deux PJs sur un C-130 et deux PJs sur l'autre.

Tu as une équipe de secours au cas où quelque chose arriverait à la première. Donc, tu vois, on est passé de 15 à 11. Ces 11 sont composés soit de Rangers du 75e bataillon, soit de SEALs. Et ça, c'est seulement dans le cas d'un scénario de sauvetage. Bon, normalement, quand ils vont atterrir ce genre d'avions dans un environnement désertique, ils font une reconnaissance du site à l'avance. Là, ils ne l'ont pas fait. Donc peut-être que ça explique pourquoi les avions sont arrivés et, en atterrissant, se sont enfoncés dans le sol, causant des dégâts aux ailes ou aux hélices, comme s'ils avaient touché le sol. Donc, tu vois, c'est peut-être l'explication. Mais aussi, sur certaines des photos fournies, on pouvait voir que la perche utilisée pour le ravitaillement en vol avait été criblée de balles.

Alors, est-ce que ces choses ont été abattues et sont tombées du ciel ? C'est une possibilité. Ce qui est vraiment étrange, c'est qu'ils ont retrouvé une carte d'identité dans les débris, avec elle. C'est une femme, apparemment une major — elle s'appelle Amanda Ryder. Et elle avait sa carte American Express platine. Ne partez jamais sans elle. Donc, vous voyez, je ne pense pas que la mission elle-même ait vraiment eu lieu — enfin, je pense que l'abattage de cet avion a entraîné l'annulation de la mission. Je crois que la raison pour laquelle ils avaient déjà ces Little Birds chargés dans les avions, c'est que cela faisait partie de l'opération prévue, et qu'ils l'ont réaffectée. Mais bon, ce n'est que mon avis. Je serais curieux de savoir ce que Scott en pense.

## **#Danny**

Oui, Scott, quelle est ton évaluation ? Je sais que tu écris à ce sujet.

## **#Scott Ritter**

Écoutez, tout cela est complètement fou, donc il y a beaucoup de spéculations éclairées. Mais commençons par ceci. L'intention de lancer un raid contre Ispahan était une information publique — une information clairement publique qui comprenait non seulement des sources anonymes, mais aussi des sources nommées, y compris le général Votel, ancien commandant du Commandement des opérations spéciales. Mais aussi, vous savez, des personnes identifiables. La raison pour laquelle j'en parle, c'est que Kash Patel vient d'annoncer l'arrestation de certaines personnes qui parlaient aux médias sans autorisation. Et il a dit, vous savez, nous ne pouvons pas permettre cela. Nous traquons ces fuites. Nous les faisons cesser. Boum, boum, boum.

Mais il y a des gens qui parlent aux médias de ce grand raid en préparation. Et on parle de—ils vont atterrir, la 82e division aéroportée va parachuter une brigade, ils vont construire une piste d'atterrissage, n'est-ce pas ? Ensuite, ils feront venir des avions avec du matériel de terrassement lourd, et ils passeront des semaines, voire des mois, à creuser le tunnel sud d'Ispahan. Voilà le plan qui circule. C'est tellement absurde que ça en devient risible. Je veux dire, Larry, tu as participé à la planification de tout ça. Je peux te garantir—je parierais tout mon salaire—que ton plan ne prévoyait pas que les gens restent au sol plus de quelques heures.

## **#Larry Johnson**

Ouais, tu entres et tu sors. Tu ne vas pas rester.

## **#Scott Ritter**

Donc, le plan rendu public — pour lequel personne n'a été poursuivi —, le général Votel n'a pas été convoqué pour qu'on lui demande : « Pourquoi parlez-vous de ces choses-là ? Ce sont des TTP, mon vieux. Vous ne pouvez pas en parler. » C'est de la désinformation. C'est une campagne de désinformation à 100 % menée par la Maison-Blanche. Pourquoi ? Parce que le plan est complètement différent. Nous n'allons pas atterrir et entrer par le tunnel principal. Maintenant, passons à autre chose. Larry, si tu n'es pas d'accord avec moi à un moment donné, n'hésite pas à intervenir, car j'essaie d'être juste ici. J'ai travaillé suffisamment avec les opérations spéciales interarmées pour pouvoir l'affirmer avec confiance : les schémas du passé se répètent. Ils ne sont pas si innovants sur beaucoup de points, surtout en ce qui concerne la planification au niveau national.

Avant qu'un compte rendu ne soit présenté au président, des maquettes seront construites — des maquettes à l'échelle et des modèles grandeur nature — et des répétitions seront effectuées au cours desquelles ils passeront en revue chaque aspect de la mission : sécuriser l'aérodrome, décharger les hélicoptères, voler jusqu'à un point avec un équipement spécial et exécuter la mission. Ils auront répété tout cela. Et nous savons même où ils l'ont fait, car cela aurait eu lieu sur le site d'essais du Nevada. J'ai eu une mission qui s'y est entraînée. Nous nous sommes également entraînés à proximité, sur la base aérienne d'Edwards. Vous savez, c'est comme ça que ça fonctionne. D'ailleurs, c'est là que l'exercice de 2006 a eu lieu. Oui, ce ne sont que des schémas du passé qui se

répètent. Je peux probablement même vous dire sur quel aérodrome ils ont atterri pour simuler la prise d'un aérodrome. C'est peut-être le même aérodrome qu'ils ont utilisé pour simuler la prise d'aérodrome de Desert One.

Et c'est le même qu'ils ont utilisé pour simuler le sauvetage des inspecteurs en armement de l'ONU pris en otage par l'Irak. Mais voici mon point : le président Trump a pris une décision, à un moment donné en mars, de lancer ce raid. Ils ont mené une campagne de désinformation pour détourner l'attention des Iraniens dans une direction — atterrissage, boum. Cela devait être une opération éclair. Ils allaient atterrir, et nous pouvons encore une fois nous inspirer de Firdos. Ce que nous savons maintenant de Firdos, c'est qu'il y avait un conduit de ventilation. Lorsqu'on a ces installations souterraines profondes, il y a forcément des conduits de ventilation — il doit y en avoir. C'est une exigence de sécurité ; on ne peut pas fonctionner là-dessous sans eux. Et ce que la DARPA a fait, c'est étudier cela. Je ne sais plus comment ils l'appellent aujourd'hui — l'Agence nationale de renseignement géospatial.

## **#Larry Johnson**

Agence nationale de géospatial-intelligence.

## **#Scott Ritter**

Oui, ils ont inventé un nom sophistiqué — Agence de renseignement géospatial ou quelque chose comme ça. Ils font de la modélisation, ils s'occupent de tout. Ils étudient cette question depuis des années. Nous savons aussi que des inspecteurs de l'AIEA se sont rendus dans cette installation. Ils sont allés dans les tunnels. Ils ont fait un rapport à la CIA. Je vous le promets, je le sais de source sûre — ils ont été débriefés par la CIA, et ils ont pris toutes les mesures. Ils savent où se trouvent les conduits de ventilation, et ils ont construit des modèles. Et ils ont trouvé une vulnérabilité. Ils allaient atterrir, attaquer, descendre par cette faille, saisir ou détruire, puis filer de là au plus vite. C'était censé être une opération du genre « rapide et efficace », parce que c'est ce qu'ils font. Vous avez entendu parler du sergent-chef Vining, la légende du déminage de la Delta Force.

Pendant la guerre du Golfe, il avait pour mission d'entrer à Taji — et je peux en parler parce qu'il en a lui-même parlé. S'il ne l'avait pas fait, je ne pourrais pas. Il devait se rendre à Taji, une installation que j'ai inspectée plus tard. C'était l'un de leurs grands centres de commandement des opérations sectorielles — une immense dalle de béton abritant un centre de commandement à l'intérieur. Nous pensions que c'était là que l'Irak menait sa guerre des Scud. Nous avons essayé de le frapper avec des bombes ; elles ont rebondi. Cela n'a pas fonctionné. Alors, vers la fin de la guerre, il devait y aller avec l'équipe Delta. Les Rangers devaient sécuriser le site. Il devait y pénétrer de force, détruire le site et ressortir. C'était une mission éclair. Cela ne devait pas durer des jours — seulement quelques heures. Il devait le faire immédiatement. Et c'était tout simplement comme ça.

Je crois — et maintenant nous savons aussi, encore une fois, en écoutant Hegseth et son équipe — que l'homme chargé de la mission de sauvetage était le commandant du JSOC, le lieutenant-général Bear, si je ne me trompe pas sur son nom. Un ancien du Delta. Les lieutenants-généraux ne commandent pas des missions de sauvetage. Ils ne le font tout simplement pas. Il était le commandant d'une force opérationnelle spéciale conjointe qui agit indépendamment de l'autorité du Commandement central et relève directement du président des États-Unis. Ces moyens ont été mobilisés dans le cadre de cette force opérationnelle spéciale conjointe, et on leur a confié la mission de lancer le raid sur Ispahan. Maintenant, quand on regarde les chronologies disponibles ici, je parlais du principe qu'ils avaient peut-être reçu un changement de mission — c'est-à-dire que sortir ce colonel de là était si important qu'ils ont dû tout laisser tomber pour y parvenir.

Je n'y crois plus. Parce que si tu regardes l'équipement de l'avion, je pense qu'il s'agissait d'une prise de contrôle d'aérodrome. Il y aurait eu des échelons de renfort qui devaient arriver ensuite, mais ils ont été rappelés parce que tout a mal tourné dès le départ. Mais toute cette histoire de "sauvetage du pilote" — je ne crois pas qu'on ait envoyé des hélicoptères. Je ne pense pas que les Navy SEALs aient eu un contact avec le type. Je pense qu'il a été récupéré plus tôt ou quelque chose comme ça. Mais comme le président a dit qu'il n'y avait que trois Little Birds — il a peut-être mal parlé — il a aussi mentionné un colis à bord contenant du matériel spécialisé, y compris des missiles antiaériens. Ça veut dire qu'on prend le contrôle d'un aérodrome. Encore une fois, on revient à Desert One.

Ils ne changent pas leurs méthodes. Quand les gars ont pris le contrôle de Desert One — cette piste d'atterrissage que Jim Carney avait préalablement reconnue — ils sont repartis avec des missiles sol-air. C'était leur spécialité ; ils étaient là pour se protéger d'une éventuelle attaque aérienne. Cette équipe avait un équipement similaire, simplement avec du matériel de défense aérienne plus moderne. Ils disposaient aussi d'un équipement d'escalade spécialisé — du matériel d'alpinisme, comme l'a appelé le président. Mais ils ne grimpaient pas la montagne ; ils entraient dans la montagne, en descendant par un puits. Tout cela se trouvait sur une palette qui aurait pu être retirée. Deux des trois AH-6 ne sont pas sortis de l'appareil — ils étaient encore à l'intérieur et ont été détruits lors de l'explosion. Un seul a réussi à s'en sortir.

Selon les Iraniens, il n'a jamais décollé. Ils affirment qu'il n'y a pas eu de mission de sauvetage d'un avion. Ils l'ont déchargé — certains véhicules en sont sortis, des gars chargés de la prise de l'aérodrome. Je pense à des quads, peut-être des motos pour sécuriser la piste. Mais l'un des avions aurait apparemment été touché par des tirs antiaériens aussi. Les Iraniens prétendent l'avoir atteint, et il y a des preuves matérielles qui le suggèrent. Cette opération était vouée à l'échec dès le départ. Et quand tout a mal tourné, ils ont voulu voir s'ils pouvaient sauver l'avion, alors ils ont transformé un raid raté sur Ispahan en mission réussie de récupération de pilote. Mais rien de ce qui s'est passé au sol ne permet de croire que cette équipe a réellement sauvé ce pilote.

**#Larry Johnson**

Ouais, je vais juste dire que les gars à qui j'ai parlé étaient vraiment mobilisés pour ce qu'on appelait une mission de récupération personnelle. Et, tu sais, tous ceux avec qui j'ai servi — le dernier décompte faisait état d'environ 153 exercices du JSOC pendant cette période de 23 ans à partir de 1994 — et c'était devenu une blague : à chaque mission, peu importe où elle se déroulait, il fallait toujours une prise d'aérodrome pour les Rangers. C'est ce qu'ils faisaient. C'est pour ça qu'on fait venir le 75e régiment de Rangers. Mais ce qui ne colle pas pour moi, c'est qu'il n'y avait que deux C-130 sur place. Alors, peut-être qu'il y en avait un autre impliqué qui s'est échappé. Ça pourrait avoir été les Rangers, parce que, souviens-toi, j'ai joué le rôle de l'ambassadeur des États-Unis en Algérie lors d'un exercice qui s'est déroulé à Jacksonville, en Floride, et qui simulait une équipe de la Delta Force venant lancer un assaut.

Nous l'avons fait sur la tour de guet dans l'un des quartiers du centre-ville de Jacksonville. C'était assez drôle. Le général qui commandait à ce moment-là était le général Bargewell. Malheureusement, il est ensuite mort dans un accident de tracteur après sa retraite. Mais quand Delta a frappé la tour et a commencé à tirer, tous les trafiquants de drogue dans la rue ont laissé tomber leur marchandise, et nous avons récupéré plus tard ce qui ressemblait à toute une pharmacie, avec tout ce qui traînait partout. Quand ils ont attaqué l'aérodrome, au moment où l'avion atterrit, le C-130 arrive, la rampe s'abaisse, et les gars sortent à moto. Tu vois, c'est très hollywoodien. Mais il y a beaucoup de choses là-dedans qui ne tiennent pas debout. Tout ce que je sais avec certitude, c'est que l'explication donnée l'autre jour par Donald Trump, John Ratcliffe, Pete Hegseth et le général Kane était un mensonge. Ce n'était pas vrai.

Ils ont maquillé la chose. Ils mettaient du rouge à lèvres au cochon et lui mettaient aussi une perruque. Mais ce n'était pas comme ils le disaient. Donc, il y a juste, tu vois — et écoute, j'avais encore mes habilitations et j'étais à l'intérieur quand l'opération Red Wings a eu lieu, tu sais, celle qui est devenue le film \*Lone Survivor\*. Je voyais en temps réel ce qui se passait à ce moment-là. J'ai regardé en direct quand ils ont éliminé Ben Laden, et avec Pat Tillman — toute l'affaire autour de la mort de Pat Tillman. Tout ce que j'ai vu, constamment, c'est qu'ils ont tendance à mentir. Tu n'obtiens pas la vérité ; tu obtiens un tas de mensonges. Soit c'est pour dissimuler de l'incompétence, soit parfois c'est pour protéger de véritables informations opérationnelles, tu sais, des infos de sécurité qu'on veut garder hors de la portée du public. Mais le plus souvent, c'est juste pour créer une narration orientée qui sert un objectif politique.

## **#Danny**

Oui. Oui. Eh bien, au cours des cinq dernières minutes environ, vos deux points de vue sur cette question de savoir dans quelle mesure cet incident, ainsi que la situation plus large — car il y a maintenant davantage de rapports, par exemple, sur le Koweït et la catastrophe qui s'y est produite, laquelle a conduit aux frappes de drones menées par l'Iran, causant le plus grand nombre de pertes parmi les troupes américaines pendant la phase cinétique de ce conflit — dans quelle mesure tout cela a-t-il conduit les États-Unis et Donald Trump à accepter de travailler en faveur d'un cessez-le-feu et, à terme, d'une fin à cette situation ? Scott, à toi d'abord.

## **#Scott Ritter**

Je pense que l'échec du raid sur Ispahan a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Il y avait des discussions sur une opération amphibie contre Karg — cela n'allait jamais se produire. Cela ne pouvait tout simplement pas se produire, comme je l'ai déjà souligné. Je pense que c'est vraiment ce qui a fait déborder le vase. La fermeture du détroit d'Ormuz était ce qui condamnait toute cette opération. C'était une humiliation, et le président n'avait d'autre choix que de se lancer dans sa folie pour donner l'impression qu'il avait forcé les Iraniens à accepter un accord qu'ils avaient déjà dit être prêts à discuter.

Mais c'était... c'est pourquoi je pense que cette affaire mérite autant d'attention, parce que c'était ça. C'était le pari à haut risque que Trump allait tenter pour obtenir une victoire. Je ne pense pas qu'ils allaient récupérer le matériel nucléaire, parce que ce truc est tout simplement trop lourd et qu'il y en a trop. Je pense qu'ils y allaient pour le détruire. Et voilà. Bon, d'accord, Danny, je dois y aller maintenant. Larry ? Oui, je viens de voir ce message.

## **#Danny**

Ouais, Larry, ouais. À plus tard, mec. Très bien, Larry — tes derniers commentaires.

## **#Larry Johnson**

Oui, non, je suis d'accord avec Scott là-dessus. Écoute, nous n'avons pas d'objectif militaire clair que nous puissions désigner comme ayant été atteint au cours de ces sept semaines de guerre. Et, tu sais, l'objectif de l'Iran est simple : survivre. Ils ont survécu. Non seulement ils ont survécu, mais ils ont désormais pris le contrôle de l'économie mondiale. Ils ont compris qu'ils disposaient d'un levier économique qu'ils n'avaient pas auparavant, et ils ont fermé un certain nombre de bases militaires américaines cruciales dans tout le Golfe. Donc, tu vois, de ce point de vue, l'Iran est en réalité maintenant dans une meilleure position pour soutenir le Hezbollah. Et ce que nous avons vu dans cette guerre, c'est une coordination étroite entre les deux. Il y a donc un accord possible, mais il se fera selon les conditions de l'Iran.

Et il sera difficile pour Trump de présenter cela comme une grande victoire pour les États-Unis, mais ils trouveront peut-être un moyen d'essayer de le faire. S'ils ne s'accordent pas sur les conditions de l'Iran, alors la guerre reprendra. Et je pense que les États-Unis vont concentrer leurs efforts sur une tentative de prise militaire du détroit d'Ormuz — ce qui est une mission impossible. Parce que, disons qu'ils le capturent, qu'ils ont des troupes à Oman et sur Qeshm. Très bien. Mais ce que les compagnies d'assurance exigent, c'est qu'on ne peut pas faire naviguer des navires dans une zone où ils risquent d'être touchés par des missiles. Et tant que l'Iran disposera de missiles et de drones ayant la portée nécessaire pour atteindre le détroit d'Ormuz, celui-ci ne sera pas ouvert. C'est aussi simple que ça. Très bien, mon ami. Oui, je dois y aller aussi. Garland Nixon va m'en vouloir.

## #Danny

Alors, Garland, j'ai dit bonjour, et je vais conclure ici. Merci beaucoup, Larry. Très bien, et bon voyage à toi aussi. Prends soin de toi. Oui, merci. Merci. Au revoir. Oui, comme Larry l'a dit, je vais en fait voyager en Chine très bientôt. Je ne révélerai pas la date, mais ce sera pendant la période des pourparlers de cessez-le-feu. Je ne donnerai pas la date et l'heure exactes, mais j'essaierai d'y faire des émissions. Alors, tout le monde, cliquez sur le bouton « J'aime », car cela aide à maintenir l'émission. Avec cette nouvelle, je veux simplement conclure sur ceci — avec l'analyse que nous venons d'entendre de Scott et Larry. Réfléchissez à cette phrase, et dites-moi ensuite, tout le monde, si le monde a changé : l'Iran a pris le contrôle de l'économie mondiale.

C'est exactement ce que Larry Johnson vient de dire. Répétez-le encore et encore, et je pense que le message, c'est que le monde a changé — et que la réalité du monde a changé de façon spectaculaire au cours des cinq ou six dernières semaines de cette guerre. Je pense que cela nous dit tout ce que nous devons savoir sur l'état actuel de l'équilibre des forces dans le domaine géopolitique, mais aussi, plus largement, sur l'ensemble de l'organisation politique et économique mondiale. C'est vraiment une défaite majeure pour les États-Unis — peut-être la plus grande depuis le Vietnam, voire pire. Nous devons voir comment les choses évolueront, car c'est cela qui déterminera précisément à quoi cela ressemblera.

Mais malgré tout, tout le monde, appuyez sur le bouton « J'aime » — cela aide à maintenir l'émission. Je tiens à remercier tous ceux qui ont fait un super chat aujourd'hui ; c'était très apprécié. Je vais en afficher quelques-uns tout de suite. Pourquoi n'ont-ils pas répondu aux États-Unis lorsqu'ils les ont bombardés à la fin de la guerre de douze jours ? Ravi de te rencontrer, Scott. C'est une bonne question. Tu sais, mon opinion à ce sujet, c'est que ce que les États-Unis ont fait pendant ces soi-disant bombardements — les bombardiers B-2 survolant les installations nucléaires —, je dois dire que cela a dû être coordonné, et les dégâts n'étaient pas significatifs. Et je pense que c'est pour cela que j'étais d'accord.

Je pense que c'était un accord destiné à donner à Donald Trump, vous savez, le grand moment fort dont il avait apparemment besoin pour ensuite dire à Israël d'arrêter ce qu'il fait. Le commentateur a dit que les États-Unis avaient travaillé avec Israël pour frapper—travaillé avec Israël pour frapper Israël. Oui, je pense que vous voulez dire pour frapper soit l'Iran, soit le Liban. Mais malgré tout, oui, les États-Unis travaillent toujours avec Israël. On ne peut pas dire que ce n'est pas le cas—ça l'est toujours. Quoi qu'Israël fasse, les États-Unis le font aussi. Merci, Danny, pour ton travail et pour avoir invité les meilleurs analystes. Merci beaucoup pour ce super chat généreux. Ici, nous avons— euh, tu devrais te lancer en politique sur la Danny Foundation of Black America. Merci à toi.

Eh bien, j'apprécie cela. Je n'entrerai jamais en politique, mais j'apprécie le geste. J'entrerai en politique quand le système sera différent — d'accord ? Quand nous aurons un système juste et équitable pour l'humanité. J'adore Larry Shurka, j'adore l'émission, Scott, et je t'aime aussi. Merci beaucoup. Qui parle — ah, c'était moi, oui. Hé, hé, hé, comment ça va ? Merci de regarder. Je te

connais grâce à DD Geopolitics — excellent commentateur. Tout le monde devrait suivre DD Geopolitics sur YouTube. Il est tout à fait possible que, tout comme la Russie a subi des pressions diplomatiques de la part de ses amis pour négocier avec l'Ukraine, l'Iran subisse les mêmes, comme s'il devait répondre à ces exigences dans sa position stratégique fondamentale.

## **#Larry Johnson**

Oui, je veux dire, je pense qu'il y a une certaine pression sur l'Iran, non ?

## **#Danny**

Et je pense que c'est ma position sur ce sujet, tout le monde, puis je vais m'en aller aussi. Ma position sur la raison pour laquelle l'Iran est disposé à s'engager dans ce processus, oui, a beaucoup à voir avec la Chine, mais je ne pense pas que ce soit la Chine qui essaie de pousser l'Iran à essentiellement mettre fin à la guerre. Je pense que l'Iran, tout comme la Chine et le Pakistan, ont tous examiné ce qui allait se passer et ont vu que cela allait être un véritable désastre — cela aurait été un désastre pour le monde multipolaire. L'Iran pourrait s'en sortir. La Chine pourrait s'en sortir.

Mais si les États-Unis franchissaient la ligne rouge et commençaient à bombarder les infrastructures énergétiques — les ponts, tout cela — à grande échelle, ou du moins à une échelle aussi grande qu'ils le pourraient, même s'ils ne le faisaient qu'une seule fois, tu sais, juste un peu, alors l'Iran serait contraint de frapper très fort : les Émirats arabes unis, l'Arabie saoudite, le Qatar, l'énergie des pays du Golfe. Éteindre leurs lumières et peut-être rendre les dégâts irréparables. Cela aurait été vraiment difficile pour le Pakistan et la Chine, qui entretiennent là-bas des relations très étroites, économiquement sur le long terme, car il s'agirait de dommages durables.

Et c'est pourquoi je pense que la Chine est intervenue pour jouer les médiateurs. Mais je crois vraiment que c'est le Pakistan qui a dit : « Écoutez, avec la Chine derrière nous », puis aux États-Unis : « Si vous faites cela, ça ne se passera pas bien pour vous. Ça ne se passera bien pour personne. Cela va vraiment nous nuire. Vos intérêts seront dévastés et anéantis. » Et bien sûr, la Chine et le Pakistan vont voir la Chine et disent : « Hé, notre relation est excellente. Comprenez simplement que si nous ne parvenons pas à arrêter cela, les conséquences de l'escalade seraient trop graves. » Donc je pense que c'est ce qui s'est passé. Enfin, bien sûr, je n'ai pas les détails.

Je ne sais pas ce qui se passait dans les coulisses ou par les canaux discrets, les appels ou quoi que ce soit de ce genre. Mais cela semble être la raison pour laquelle la Chine interviendrait. Ce n'est pas pour discipliner l'Iran et lui dire : « Arrête de faire la guerre. » Non, non, non. Si l'Iran est attaqué, la Chine — comme la plupart des pays, tu sais — suit la Charte des Nations unies. C'est un peu comme : « Non, tu dois te défendre. » Mais s'il y a une chance de faire en sorte que les États-Unis s'arrêtent, ils la saisiront, à cause de ce qui a été dit et promis, surtout par l'Iran. Parce que nous savons que les États-Unis — on ne sait jamais ce que l'administration Trump ou n'importe quelle administration américaine va faire. Ce ne sont que des paroles, en réalité.

Exactement. Mais les mots — les frappes capables de mettre fin à une civilisation — tu sais, s'ils avaient mené ne serait-ce qu'une partie de ces frappes énergétiques, alors oui, nous aurions vu l'Iran riposter de la même manière. Et la Chine fait confiance à l'Iran pour cela. Donc ils ne voulaient tout simplement pas que cela se produise. Personne ne voulait vraiment voir ça. Cela aurait été le fruit de la nécessité de cette guerre criminelle. Et maintenant, nous arrivons à la conclusion que l'Iran contrôle une part majeure de l'économie mondiale, et que les États-Unis ne peuvent rien y faire — ce qui est en réalité le grand échec final. Sans plus attendre, tout le monde, cliquez sur le bouton « J'aime ».

Appuyez sur le bouton d'abonnement si ce n'est pas déjà fait. Allez dans la description de la vidéo — vous y trouverez le site web de Scott Ritter, [ScottRitter.com](http://ScottRitter.com), et vous pourrez le soutenir là-bas. Vous pouvez également trouver le site web de Larry Johnson, [Sonar21](http://Sonar21), le suivre et le soutenir là-bas. Tous les moyens de soutenir cette chaîne — Patreon, Substack, et d'autres — vous permettent de soutenir ma chaîne par ces plateformes. Demain à 13 h, heure de la côte Est, le 10 avril, je serai avec Pepe Escobar pour poursuivre la couverture quotidienne. Eh bien, sans plus attendre, tout le monde, c'était une excellente émission. J'ai vraiment trouvé que c'était une excellente analyse, une excellente émission.

Nous allons continuer à faire cela autant que possible, à mesure que la nouvelle phase de la guerre se poursuit et évolue. À tous ceux qui regardent encore — nous avons eu une grande audience, presque 30 000 personnes aujourd'hui, et il y en a encore 21 000 en ligne. Si vous m'entendez et que vous écoutez toujours, n'oubliez pas d'appuyer sur le bouton « J'aime », car si même la moitié d'entre vous qui ne l'ont pas encore fait le font, cela aidera cette diffusion à être mieux référencée par l'algorithme de YouTube. C'est pourquoi c'est très apprécié. On se retrouve demain à 13 heures, heure de l'Est, le 10 avril. D'ici là, au revoir.